

Français pour touristes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 39

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204501>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UN MOMENT, S. V. P.

Si j'étais un vieux monsieur très riche, dès demain, par testament, je laisserais à l'Académie — oh ! une petite somme !... qui serait attribuée, tous les deux ou trois ans, au meilleur éloge de la lenteur.

» La lenteur se perd, et c'est grand dommage. Il est urgent de lui redonner confiance et de la réhabiliter, car, au train dont nous allons, nous périrons de vitesse.

» ... De jour en jour, cette démesure de la vitesse croît en de terrifiantes proportions, se grise et s'exaspère de son accélération incessante et nous précipite à ces culbutes de tous genres que nous n'entrevoions qu'à peine parce que nous n'avons plus le temps de regarder. On va trop vite en tout.

» ... Mais, voilà ! dans son orgueil démesuré, l'homme, qui veut tout embrasser, n'étreint plus rien. A quoi lui sert la rapidité presque surnaturelle avec laquelle il fait mal et à moitié tout ce qu'il croit accomplir ?

» ... Ainsi, moralement, à force d'aller si vite, si vite, l'homme vole et glisse sur les faits, sur les événements, sur la joie, sur la douleur, sur tout. Il ne pose plus sur ses impressions et ses sentiments, il ne les approfondit pas, il les effleure, il ne leur prend rien et ne leur laisse rien ; il ne retire pas la salutaire et rude leçon de leur contact ; il est emporté, projectile sot, superficiel et aveugle, à travers l'espace qu'il dévore et qui le suffoque, à travers toutes les stations où il ne s'arrête pas : l'amour, l'amitié, la haine, le mal et le bien, qu'il ne discerne plus et confond, jusqu'à la mort qui l'abat, sans lui donner, une dernière fois, le temps de respirer.

C'est dans les « Annales politiques et littéraires » que nous trouvons ces lignes. Elles ne sont qu'un extrait d'un article intitulé « Eloge de la lenteur », dont l'auteur est M. Henri Lavedan, un académicien.

— Oh ! allez-vous dire, ce n'est pas étonnant : l'Académie est le sanctuaire de la réaction, le temple de la lenteur ; témoin son fameux dictionnaire, dont elle ne peut venir à bout.

Soit, l'Académie est peut-être bien par trop réfractaire aux idées nouvelles. Peut-être bien aussi, messieurs les académiciens pourraient-ils, sans risque de surmenage, hâter la révision du dictionnaire. Cela n'est pas très grave, après tout ; les idées marchent, sans l'Académie ; les hommes et les femmes de lettres croissent, multiplient et griffonnent, sans le dictionnaire, qui sanctionnera un jour leurs néologismes, heureux ou non.

Mais laissons l'Académie et son dictionnaire. Il faut reconnaître que M. Lavedan a bigrement raison. On serait fort embarrassé de montrer ce que l'humanité et le progrès en général ont gagné jusqu'ici à cette « fièvre de vitesse », proclamée aujourd'hui comme la panacée universelle.

On ne demande plus à quelqu'un de faire de bon ouvrage, mais d'en faire beaucoup et lestement. C'est le « sabotage » permis, reçu, recommandé. Il ne vaut, somme toute, pas mieux que l'autre, justement réprouvé. L'appât au gain en est aussi le principal, sinon le seul mobile.

Et dans les moyens de transport, la vitesse

n'a-t-elle pas à présent le pas sur la sécurité ? Qu'importe les morts, les blessés, les écrabouillades, pourvu qu'on gagne quelques secondes. Chacun veut être sur la ligne la plus directe d'un point quelconque du globe à un autre, comme si notre minuscule planète était sans limites. Dans cette lutte autour de quelques kilomètres de plus ou de moins, se créent des rivalités, des inimitiés profondes, lentes à se dissiper, et qui causent aux populations intéressées un préjudice bien autrement grand que le profit tiré d'une victoire toujours trop chèrement payée, au sens propre et au figuré. Notre petit monde est haché en tous sens par des lignes de chemins de fer ou paquebots, parallèles et concurrentes, qui, à cause justement de leur excessive multiplicité, ne réalisent jamais les espérances qu'elles ont fait naître, sinon pour quelques rares privilégiés. Tous sont appelés aux semailles ; un ou deux seulement à la récolte. L'important n'est pas que quelques hommes d'affaires habiles, que quelques grands centres commerciaux ou industriels y trouvent leur profit. A côté de ces quelques hommes et de ces quelques cités, il y a tous les autres hommes, tous les autres villes et villages, dont les intérêts sont pour le moins aussi respectables. Le bonheur de l'humanité, dans son ensemble, n'a rien à gagner à cette concurrence effrénée, à cette fièvre de vitesse.

Un moment, s'il vous plaît ; prenons le temps de vivre.

Le président n'y est plus. — Au tribunal :

— Accusé, vous avez battu votre femme ?

— M'sieu le président, je vas vous dire que ce n'est pas ce que vous croyez, ben certainement.

— Comment, ce n'est pas ce que je crois ? Avez-vous oui ou non battu votre femme ?

— Vous comprendrez donc, m'sieu le président, que je puis pas supporter qu'on me dise des sottises.

— Très bien ; mais la loi ne vous autorise pas à battre votre femme.

— Pardon, m'sieu le président, vous faites sûrement erreur ; c'est ma femme légitime.

— C'est égal vous n'avez pas le droit de la frapper.

L'accusé, stupéfait et levant les mains au ciel :

— Où allons-nous, mon Dieu ! où allons-nous ?

FRANÇAIS POUR TOURISTES

Si vous allez à Lucerne, ne manquez pas de vous procurer l'édition dite française du petit Guide publié par le Bureau officiel de renseignements. Vous y trouverez des perles à toutes les pages. C'est ainsi que l'auteur écrit que si Lucerne « est le centre d'étrangers comme il faut », c'est qu'elle possède en particulier d'excellentes installations de bains « à chambre et au lac » ; c'est encore que « les courses aux chevaux internationales forment le point culminant autour duquel se déroule une série de fêtes, tandis que les nuits vénitiennes et les promenades en

bateaux au clair de lune raniment les soirs d'été de leurs splendeurs » ; et puis « aux amateurs de la pêche, il sera agréable de profiter d'une occasion expressément réservée à leur passion ».

Comment ne pas brûler de se promener en voiture sur les bords du lac des Quatre-Cantons, en apprenant que « les courses à break en société se rangent parmi les premières distractions de la saison ! »

Le Diorama Meyer ne vous attirera-t-il pas ? C'est une « fameuse œuvre de panorama » où « le lever et le coucher de soleil sont imités d'une façon qui touche de réalité ».

Vous ne négligerez pas de jeter un coup d'œil à la tour du Wasserthurm, « tout à l'heure encore le dépôt fort pour la conservation des archives municipales et des effets publics ».

Pas moyen, en revanche, de monter aux tours de la Muregg : « Emblème de la ville est la circonvallation moyen-âgeuse du côté de la terre, à la rive gauche du lac flanquée de neuf tours de fortifications, qui cependant ne sont pas accessibles à l'étranger ».

Vous vous rattraperez en allant voir, à une demi-lieue de Lucerne, « la villa Tribtschen, qui mérite mention honorable pour avoir donné quartier à Richard Wagner ».

Si vous prenez la ligne du Gothard, retenez bien cette limpide définition : « Un membre intermédiaire des plus importants dans l'organisme du marché mondial est la ligne internationale du St-Gothard. Victorieusement a-t-elle triomphé des limites que la nature elle-même a posées en grandeur colossale ».

On n'en peut dire autant de l'Arth-Righi, qui se borne à « graver les pentes rocheuses d'un étroit vallon de gorge ».

Quant à la ligne du Stanserhorn, elle s'est acquis « une réputation universelle comme alporama nouvel ».

Engelberg est renommé autant pour les cures de petit lait que pour la « sublimité de ce suprême phénomène qu'on appelle Alpengluehen ».

Le Bruenig offre « un ensemble de paysages alpestres qui par son intégralité ne laisse rien à désirer ».

Ayant admiré intégralement cette intégralité, vous regagnerez Lucerne, ne fût-ce que pour piquer une tête dans ses eaux vert-émeraude, car « aux établissements de bains du lac, l'on peut se livrer à l'exercice de l'art de la natation et aux fraîcheurs fortifiantes de l'eau », et un autre établissement, au quai des Alpes, « accorde aussi le plaisir d'aller nager dehors en plein lac ».

Tout cela n'est-il pas bien fait pour tenter les touristes « comme il faut ? »

Barral à Lausanne. — Nous aurons Barral, Barral de la Comédie française. Il vient mardi nous donner l'Avare, et le Malade imaginaire. Molière et Barral, que veut-on de mieux ?